

Le 6 juillet 1917

Isaac Achkénazi¹

Après les événements de juillet 1917, il était clair pour tout le monde que la contre-révolution, en la personne du service de contre-espionnage, prendrait des mesures immédiates pour arrêter V. Lénine, afin de priver de son chef la révolution prolétarienne. Et, en effet, vers la nuit du 6 (19) juillet, le Gouvernement provisoire lança un mandat d'arrêt contre Lénine et le 7 (20) juillet, on perquisitionnait déjà à son domicile.

Je travaillais alors à l'usine « Renault russe », située perspective Sampsonievski (quartier Vyborgski). Notre usine occupait plus de 1500 ouvriers ; l'influence du parti bolchévique sur les masses ouvrières y était exceptionnellement grande : c'était une citadelle bolchévique, et même au début de la révolution les petits groupes de menchéviks et de socialistes-révolutionnaires n'avaient pu entraîner à leur suite un nombre quelque peu considérable d'ouvriers. Après la révolution de Février, les ouvriers de notre usine avaient envoyé au Soviet des députés ouvriers et soldats de Pétrograd des membres du parti bolchévique : Iakov Klinov, alors bien connu parmi les ouvriers de Pétrograd, aujourd'hui défunt, Tarass Siltchenko et l'auteur de ces lignes.

Au moment des événements de juillet, j'étais membre du Bureau de la fraction bolchévique du Soviet de Pétrograd. Depuis le soir du 3 (16) juillet jusqu'au matin du 5 (18) juillet, j'étais de service au Palais de Tauride, et le 6 (19) juillet, le Comité Central du Parti me chargea d'organiser le transfert de Lénine en lieu sûr. Cette mission m'avait été signifiée au Palais de Tauride par [Eléna Dmitrievna Stassova](#).

En ces jours-là, les troupes et les junkers montaient la garde des ponts, vérifiaient les laissez-passer des automobiles et les papiers de ceux qui les occupaient ; seul l'état-major de l'arrondissement militaire de Pétrograd délivrait ces laissez-passer. Je me rendis à l'état-major de l'arrondissement, et, en ma qualité de député de l'usine « Renault russe » au Soviet des députés ouvriers et soldats de Pétrograd, j'exigeai qu'on me délivrât l'autorisation de circuler librement en automobile par la ville, pour les affaires de l'usine. L'officier d'état-major me questionna pour savoir à quel parti politique j'adhérais, si je n'étais pas bolchévique. Je lui répondis que je n'étais pas bolchévique, que l'usine travaillait pour la défense (elle fabriquait des obus et procédait au montage de moteurs d'aviation), et que le laissez-passer était indispensable à la direction de l'usine. L'officier sortait de la pièce pour se renseigner, revenait, recommençait son interrogatoire, et seulement après mes exigences réitérées, je reçus un laissez-passer pour l'automobile appartenant au directeur de l'usine, Vuagnat, un Français.

Le fait que l'usine « Renault russe » était française avait, sans nul doute, joué un rôle décisif : il n'était pas commode pour l'arrondissement militaire de Pétrograd de refuser un laissez-passer à cette usine.

1 Achkénazi, Isaac Samouïlovitch (1887- ?). Ouvrier, milita en Pologne lors des événements de 1905. Arrêté et déporté à plusieurs reprises. De 1916 à 1917, ouvrier à l'usine « Renault russe » de Pétrograd. Adhère au parti bolchévique en mars 1917. Participe à la Révolution d'Octobre et fut membre des Soviets des députés ouvriers et soldats des quartiers Pétrogradski et Vyborgski et du bureau de la fraction bolchévique du Soviet de Pétrograd. Délégué au VIe Congrès du Parti. Après la Révolution d'Octobre, membre du Comité exécutif central pan-russe des Soviets. À partir d 1921, travaille dans les services administratifs. (Note MIA)

Lénine se trouvait alors au siège du comité du parti du quartier Vyborgski, perspective Sampsonievski. Les policiers du service de contre-espionnage pouvaient faire une incursion au siège du comité de quartier et, naturellement, les camarades étaient inquiets pour le sort de Vladimir Ilitch. L'apparition d'un bolchévik avec une automobile et l'autorisation de circuler par la ville, était on ne peut plus opportune.

Lénine prit place dans la voiture et moi, armé d'un browning, je le conduisis à notre usine. Ce jour-là l'usine chôma ; mais les gardes rouges ouvriers étaient à leur poste. Ils faisaient leur apprentissage de l'art militaire. Le seul endroit où l'on pouvait cacher Lénine était le local du comité d'usine une maisonnette en bois, ne comptant qu'une pièce avec une fenêtre (c'était la maison du gardien, autrefois). Ici Lénine se trouvait sous la garde des prolétaires de l'usine révolutionnaire.

Je chargeai le chef du détachement de poster des gardes rouges armés à toutes les issues de l'usine, de remplacer le gardien à l'entrée par un garde rouge, de poster un garde au téléphone du bureau et de ne laisser entrer à l'usine aucune personne étrangère.

Lénine n'était pas resté seul dans le local du comité d'usine : les camarades gardes rouges, qui n'étaient pas de service entraient à tour de rôle : chacun voulait voir Lénine, certains d'entre eux ne le connaissaient pas de vue. Ils étaient tous pleins d'enthousiasme ; tous étaient fiers qu'Ilitch se trouvât chez nous, à notre usine. Lorsque, après avoir vérifié tous les postes avec le chef du détachement, je rentrais dans le local, Lénine me dit aussitôt qu'il était indispensable de convoquer d'urgence une conférence des membres du Comité Central du Parti ; il me recommanda d'agir avec une circonspection extrême, de prendre toutes les mesures de prudence pour éviter des arrestations.

Il n'y avait pas à hésiter ; le moment était extrêmement grave, et j'allai immédiatement exécuter la tâche urgente dont m'avait chargé Lénine.

J'emmenai avec moi le camarade Baranov, garde rouge, membre du parti ; nous nous rendîmes au comité de quartier. Le camarade Moskvine, un ouvrier sans-parti, conduisait la voiture.

Au comité de quartier on m'indiqua la maison et le logement où l'on pouvait organiser la conférence des membres du Comité Central, et où je devais conduire Lénine. Cette maison portait le n° 92/1, perspective Sampsonievski (à l'angle de la rue Serdobolskaïa) près du pont du chemin de fer de Finlande. C'est là que nous conduisîmes Lénine.

Il fallait apprendre où se trouvaient les membres du Comité Central. Je résolus d'aller me renseigner auprès de la camarade Stassova, au Palais de Tauride.

Des postes militaires arrêtaient plusieurs fois notre automobile. Nous devions passer par le pont Litéïny, devant l'école militaire ; or, la perspective Litéïny et tout le quartier attenant étaient surveillés par des patrouilles renforcées. Sur la perspective Lesnoï, non loin de la gare de Finlande, il y avait un barrage de cosaques avec une auto blindée ; devant l'école militaire, un barrage de junkers. Sur la perspective Litéïny nous ne rencontrâmes que quelques patrouilles.

Arrivé au Palais de Tauride, je trouvai E. Stassova. Aussitôt après nous nous rendîmes aux adresses qu'elle nous avait données, et vers six heures du soir seulement, nous avons achevé de conduire, un par un (pour éviter des arrestations) les membres du Comité Central dans le quartier Vyborgski, au domicile de [Margarita Vassiliévna Fofanova](#), où se trouvait Lénine. La conférence ne dura pas longtemps. On ne dressa aucun procès-verbal.

Margarita Vassiliévna Fofanova, maîtresse de maison hospitalière, nous offrit une omelette au saucisson, du pain et du thé. Pendant le thé, la conversation continua et l'on informa Lénine que le

Comité exécutif central avait nommé une commission pour examiner les accusations calomnieuses portées contre lui.

Je me souviens que Vladimir Ilitch dit que si l'on pouvait lui garantir sa sécurité personnelle, il ferait bien de se présenter à la commission d'enquête pour démentir les calomnies que l'on répandait sur les bolcheviks. Mais je me rappelle très bien qu'à cette conférence on ne discuta pas la question de savoir si le camarade Lénine devait, oui ou non, se présenter devant cette commission.

Lénine pressa tous les assistants de partir, Le soir tombait quand, la conférence finie, nous reconduisîmes les camarades clans les divers quartiers de la ville. Lénine était resté chez Fofanova. Il fallait une dernière fois revenir le chercher rue Serdobolskaïa, et le reconduire pour la nuit dans le centre de la ville, où il serait en plus grande sûreté : on supposait que le service de contre-espionnage du Gouvernement provisoire chercherait Vladimir Ilitch la nuit, dans les quartiers ouvriers.

Nous revenions au quartier Vyborgski toujours par le même chemin : par la perspective Litéïny, le pont Litéïny et la perspective Lesnoï. Les barrages de cosaques et de junkers continuaient leur faction et je décidai fermement qu'il ne fallait pas conduire le camarade Lénine par ce chemin-là : il était plus sûr de suivre un autre itinéraire.

Lorsque nous arrivâmes, il était, si je ne me trompe, onze heures du soir environ. Vladimir Ilitch prit place dans la voiture. Je dis au chauffeur de rouler dans une direction opposée, d'allonger l'itinéraire, pour balayer nos traces au cas où la voiture aurait été suivie. Nous tournâmes pendant plus d'une heure dans des rues que je ne connaissais pas, et, si ma mémoire ne me fait pas défaut, nous ne rencontrâmes qu'une seule fois un barrage. La patrouille nous laissa partir après avoir vérifié notre laissez-passer. Pendant cette heure de trajet nous n'avions pas parlé ; nous étions restés absolument silencieux.

Arrivés sans encombre au centre par la perspective Nevski, nous gagnâmes la rue 10e Rojdestvenskaïa, où nous nous arrêtâmes. La vigoureuse poignée de main de Vladimir Ilitch fut ma récompense pour toute une journée de tension nerveuse.

Les rues étaient presque désertes. L'automobile s'arrêta à une dizaine de pas de la maison où Vladimir Ilitch devait se cacher, au domicile du camarade Allilouev².

Lorsque au coup de sonnette de Lénine la porte s'ouvrit et se referma sur lui, je jugeai ma mission terminée. Nous repartîmes.

Le lendemain, c'est-à-dire le 7 (20) juillet, le comité du quartier Vyborgski me proposa de cacher Lénine chez moi ; mais je ne pouvais pas et n'avais pas le droit de prendre sur moi cette responsabilité, étant donné que j'occupais une chambre dans le logement d'un contremaître de l'usine, d'orientation menchévique. [Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa](#) se trouvait là, au comité de quartier ; supposant sans doute que j'aurais l'occasion de voir encore Lénine, elle me remit un billet pour lui. Je ne revis plus Vladimir Ilitch jusqu'à la Révolution d'Octobre, et je ne pus lui remettre ce billet. Malheureusement, je ne l'ai pas conservé.

Quelque temps après la Révolution d'Octobre (je ne me rappelle plus la date), je me présentai en ma qualité de député à l'Institut Smolny, à une séance du Soviet de Pétrograd. Lénine y assistait et prit la parole.

2 Voir le récit d'Allilouïev, *À l'usine Oboukhov* (Note MIA)

Lorsque j'entrai dans la salle déjà bondée de députés, je m'arrêtai non loin de la porte, à causer avec un camarade. La séance n'avait pas encore commencé. Lénine, qui était assis à la table du Bureau, m'aperçut de loin. Je vois soudain qu'il descend de l'estrade et se dirige vers l'endroit de la salle où je me trouvais. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque Lénine s'approcha de moi, me serra la main et, après avoir demandé de mes nouvelles, regagna sa place au Bureau.

Cette marque d'attention que me manifesta Lénine, produisit sur moi une impression ineffaçable. Surchargé de travail dans les journées qui suivirent Octobre, occupé à résoudre des problèmes d'une portée mondiale, Vladimir Ilitch avait jugé nécessaire de donner une marque d'attention fraternelle à un membre du parti, qui, dans des conditions difficiles, il est vrai, n'avait fait que son devoir.

Par la suite, à Moscou, je rencontrai maintes fois Vladimir Ilitch aux séances du Comité exécutif central de Russie, dont j'étais membre, et je m'entretins souvent avec lui au Kremlin.

Lénine tel qu'il fut, tome 1. Moscou, Éditions en Langues étrangères, 1958, pp. 702-706.